



RENCONTRE DEBAT - EXPLORATION

LES APPORTS DE L'URBANISME CULTUREL ET DES APPROCHES SENSIBLES POUR LA RÉORIENTATION ÉCOLOGIQUE DES TERRITOIRES

INTERVENANTS

Amandine Le CORRE, chargée de projet urbanisme au Pôle art et urbanisme (POLAU)

Lucie DELAHAYE, chargée d'études et de développement Pays de Saint-Omer

Evelyne CHOUVIER, maire de Saint-Jean-Soleymieux et vice-présidente déléguée à la culture à Loire-Foréz agglo

Claudine COURT, maire de Boisset-lès-Montrond, vice-présidente déléguée à l'habitat, à la politique des centres-bourgs et centres-villes et au commerce de Loire-Foréz Agglo

Fanny BROYELLE, sociologue, directrice adjointe responsable des projets et du laboratoire chez Pick up Production

Maud LE FLOC'H, fondatrice et directrice du POLAU

Stéfan SHANKHLAND, artiste plasticien et maître de conférence à l'ENSA Nantes

Emma DELAUNAY : Bonjour à tous et à toutes. On est ravis de vous accueillir ici sur la scène de la salle Horizon pour cette exploration autour des approches sensibles et artistiques au service des territoires en transition. Bonjour Amandine LE CORRE. Bonjour Benoît BOUSCAREL.

Benoît BOUSCAREL : Bonjour Emma (DELAUNAY). Bonjour à toutes et à tous. On est ravis de vous retrouver pour ces trois heures d'échange, de discussion. Et ça va se faire de manière très tranquille. On va essayer d'éviter le côté cérémonial. Donc on va bouger, on va pouvoir être mobile sur cette magnifique scène. On va parler d'urbanisme culturel. On va avoir beaucoup de retours d'expérience. C'est vraiment l'idée. On a envie de vous entendre. On a envie d'échanger. On a envie d'avoir des retours de bonne pratique et peut-être aussi des retours qu'on peut critiquer ou qu'on peut peut-être aussi utiliser pour améliorer des expériences. C'est tout l'enjeu de cet après-midi. La petite contrainte, simplement pour les interventions qu'on attend, ça va être de parler dans les micros. Donc on va faire circuler des micro-HF pour que vous puissiez toutes et tous au moment où vous avez envie de prendre la parole, au moment où on vous demande de prendre la parole, que vous puissiez être bien entendus à la fois du public ici, évidemment, de nous toutes et tous. Et aussi des nombreuses et nombreux auditeurs du flux radio, du flux audio qu'on a mis en place pour cet après-midi. L'ensemble de nos échanges sera disponible en podcast et déjà écoutable en direct sur le site de l'Agence d'urbanisme de Clermont ou de La FNAU même carrément. Je pense que c'est La FNAU. On salue d'ailleurs nos auditrices et nos auditeurs. Il y a un site spécifique sur la rencontre. Merci Rosalie (LAKATOS). Et

Amandine (LE CORRE), on va vous laisser commencer à engager une discussion. Amandine LE CORRE, donc, chargée d'urbanisme au POLAU.

Amandine LE CORRE : Oui, enchantée. Ici, j'ai plutôt la casquette de vous faire participer, contribuer à cette table ronde qu'on veut aussi constructive et embarquante. Et on va commencer par un petit brise-glace où on va mettre tous au pot commun, vos visions, vos définitions à vous de qu'est-ce que c'est l'urbanisme culturel. Alors je vous invite à du coup discuter avec vos voisins, voisines. Vous pouvez former des petits groupes de 4-5 personnes. Alors je sais que généralement vous vous asseyez à côté de vos collègues. Mais si jamais ce ne sont pas vos collègues, je vous encourage vraiment à vous présenter et à dire d'où vous venez géographiquement parce que je pense qu'on vient tous d'univers à la fois professionnels et aussi d'univers géographiques différents. Donc je vous encourage à faire ça. On se dit qu'on a 5 grosses minutes où vous pouvez échanger et l'idée c'est de pouvoir faire émerger des mots clés qui pour vous signifient urbanisme culturel. Et on fera distribuer les micros dans le public. Vous aurez juste à lever la main et puis le micro vous sera donné. Et ce sera un peu votre totem de parole et vous pourrez émettre comme ça, émettre au pot commun des mots qui incarnent l'urbanisme selon vous. Ça va pour vous ? Oui ? Et bien je vous laisse vous mettre un petit concilia bull. On se dit qu'on a 5 grosses minutes et on fait distribuer les micros dans quelques instants pour faire émerger des voix. Merci beaucoup.

(...)

Amandine LE CORRE : Alors je vais vous demander de stopper petit à petit vos petites discussions de voisins/voisines pour essayer de retrouver un cercle, un arc de cercle qui est à l'écoute de tous et de toutes. On va faire circuler les micros dans l'auditoire. Vous avez juste à lever la main et le micro viendra à vous et après on vous laissera le soin de le faire circuler pour pouvoir donner la parole à chacun, chacune.

1er groupe : Bonjour. Nous on était un groupe de 6 et l'avantage c'est qu'on vient de plein d'endroits différents en France et on fait plusieurs métiers différents aussi, donc c'était intéressant, et on était assez d'accord sur le fait que le mot qui nous semblait le plus pertinent à garder en tête pour l'avenir de comment concevoir l'urbanisme culturel c'était le mot « sensible » qui a été largement prononcé hier et qu'il y avait deux enjeux, à savoir revoir la notion de culture ; ce n'est pas que la culture telle qu'elle

est conçue et pensée aujourd'hui à savoir la culture MALRAUX et que c'était beaucoup plus large et que c'est plus une approche plus ethnographique de la culture, à savoir les représentations, les imaginaires, la symbolique, l'humain quoi et qu'il fallait réintégrer l'humain dans l'urbanisme et ça passe par effectivement des dimensions sensibles, émotionnelles, et symboliques.

Amandine LE CORRE : Merci beaucoup. Il y a plein de choses déjà qui viennent d'être dites par votre groupe. Ça bouillonne dans l'assemblée. Est ce qu'il y a un deuxième groupe qui veut se prêter à ce jeu-là.

2ème groupe : Oui bonjour. Nous aussi on était un groupe diversifié venant d'horizons différents et on s'est arrêté sur le mot du « comment » en partant du vivre ensemble et du patrimoine avec un enjeu à la fois de pluridisciplinarité et de vivre ensemble et comment est-ce que la culture peut nous amener à réfléchir à se vivre ensemble ce qui rejoint aussi la question de l'humain.

Emma DELAUNAY : Merci beaucoup.

Benoît BOUSCAREL : Ils sont meilleurs de ton côté Emma (DELAUNAY).

Emma DELAUNAY : Je les ai briefés avant. Je leur ai donné les réponses.

2ème groupe : Bonjour. Alors le mot a été prononcé déjà, c'est « patrimoine » et celui qui venait juste derrière c'était « transition » avec la question de comment préserver le patrimoine tout en rentrant dans en transition écologique avec notamment du très concret comment est-ce qu'on installe des panneaux solaires sur des maisons patrimoniales.

Emma DELAUNAY : Des réflexions déjà peut-être, pour ensuite nos intervenantes et intervenants qui pourront rebondir. Si on prend cette idée du côté de Benoît (BOUSCAREL) est ce qu'il y a des personnes qui veulent se lancer ou alors vous avez juste échangé sur le buffet qui était très bon ce midi.

Groupe 3 : Donc pareil un groupe assez hétéroclite. Des gens qui viennent pour partie, ils ne sont pas forcément urbanistes, mais qui sont en lien et puis du monde de la danse. Donc il y a eu des performances déjà hier que j'ai vu. Donc juste on a démarré sur justement le lien entre urbanisme et culturel ce mot, ce double mot avec l'idée des transitions qui questionnaient et à quel moment ce mot, ce double mot arrive sur la question des transitions. C'était vu comme un ferment pour penser la ville autrement. Voilà ça peut être une définition de l'urbanisme culturel je ne sais pas. Du coup, beaucoup la question de qu'est-ce que c'est que la culture, on n'y a pas échappé. Il y avait la question du sens de l'histoire, du lien social. Les habitudes patrimoniales, le patrimoine a été cité. L'idée de la fabrication de lien entre des éléments qui a priori peuvent peut-être paraître dissociables : l'urbanisme d'un côté et la culture de l'autre. Et pareil pour l'importance d'embarquer tout le monde. La question de la mise en récit. La question aussi du participatif. Donc le mot « concertation » a

été prononcé. « Démocratique » a été dit peut-être c'est mieux que démocratique concertation mais moi je dis que peut-être démocratique c'est bien aussi. Et sur les danseuses qui sont intervenues à la toute fin, il y avait l'idée qu'on s'interrogeait sur le fait que souvent le sens c'est l'urbanisme qui va à la culture. Toujours peut-être un peu dans ce sens-là et se posait la question de l'inverse. Quand est-ce que la culture vient à l'urbanisme ? Voilà un petit peu ce qui a été dit.

Groupe 4 : Alors nous sommes arrivés en retard donc après la constitution des groupes mais juste en face de la question donc on a réfléchi à deux. Donc ce qui ressort c'est l'idée de quelque chose de durable, de soutenable. L'idée de circulation d'une ville en récit aussi qui serait aussi un espace d'expression des droits culturels. Et avec fortement derrière tout ça, l'esprit des lieux, l'âme de la ville et peut-être l'utopie urbaine aussi.

Emma DELAUNAY : Sur les récits je pense que ça va nourrir les interventions. Une dernière question peut-être avant de passer la main. En tout cas une dernière proposition sur votre définition de l'urbanisme culturel, vos perceptions.

Groupe 5 : Bon ça va faire un peu bis repetita avec ce qui a été dit mais on est beaucoup revenu sur la question des imaginaires pour faire le lien aussi avec ce qui s'est dit hier. La question de l'espace public forcément qui revient de façon assez générale et comment justement l'urbanisme culturel avec tout aussi les expressions artistiques et culturelles qu'on peut retrouver peut nous permettre d'avoir un urbanisme qui se voit un peu requalifier un petit peu plus avec les orientations politiques qu'on peut avoir sur les enjeux de transition encore une fois environnementale. On a parlé aussi de la question des genres sur l'occupation par toutes et tous de l'espace public et justement comment l'urbanisme culturel peut permettre aussi d'approfondir la question des genres dans l'espace public et en toute fin il était aussi question justement de l'urbanisme culturel à l'épreuve du pratique aussi, qu'est-ce qu'on peut mettre derrière ? Est-ce qu'on n'est pas aussi sur une séquence ? on peut vraiment enclencher des choses les plus pratiques possibles avec une volonté aussi politique derrière, encore une fois locale et voir ce qui se fait et ce qui peut se faire, en tout cas ça et là.

Groupe 6 : Alors nous on était aussi assez diverses : élue ou directrice et urbaniste et artiste. Alors nous le résumé c'est le temps. Est-ce qu'on a le temps ? Est-ce qu'on aura le temps ? Et combien coûte le temps à ralentir ?

Benoît BOUSCAREL : Ça résonne avec des questions qu'on abordait hier avec Emmanuelle LALLEMENT. Est-ce qu'il y a d'autres interventions ? Monsieur ?

Groupe 7 : Oui. On va juste rajouter des choses. Il y a beaucoup de choses qui ont été dites. On a beaucoup parlé du temps, de l'espace public, dans le temps comment ça pouvait évoluer ? Et puis une autre question qui était la question de la promenade ou de la déambulation également qui

était quelque chose d'important. Et puis ce qui est très amusant enfin, c'est que le mot urbanisme existe que depuis la moitié du 19e mais qu'avant on parlait d'art urbain et d'embellissement, donc, de choses comme ça à l'époque des Lumières.

Benoît BOUSCAREL : Donc il y a comme un retour quoi finalement ?

Emma DELAUNAY : La sémantique évolue aussi. Avant d'écouter les expériences des territoires que vous raconteront Lucie DELAHAYE, chargée d'études programmation culturelle et relations au public de l'Agence d'urbanisme et de développement du Pays de Saint Omer mais aussi Paul CHANTEREAU de l'association Rural Combo ou encore Evelyne CHOUVIER maire de Saint-Jean-Soleymieux et vice-présidente déléguée à la culture de Loire-Foréz Agglomération ainsi que Claudine COURT, vice-présidente déléguée à l'habitat, à la politique des centres-bourgs et centres-villes et au commerce de Loire-Foréz Agglomération et maire de Boisset-les-Montrond. On va prendre le temps tous et toutes ensemble de s'imprégner des réalités de l'urbanisme culturel, son contexte, son histoire, ses différentes facettes. Déjà vous l'avez vous-même évoqué, ses modalités, ses outils et puis ses défis. D'ailleurs c'est à ce sujet que Stéfan SHANKHLAND vous avait co-écrit une tribune qui a été publiée la semaine dernière dans Libération. On reviendra sur le message que vous adressez aux différents ministères.

Benoît BOUSCAREL : Et on va commencer maintenant à entendre et ça va être l'occasion vraiment de répondre aussi, de rebondir à vos propositions, à entendre deux professionnels vraiment de l'urbanisme culturel. On a entendu que c'était un concept un peu qu'on cherche encore, peut-être vous allez nous dire ça. Et je vais vous présenter Fanny BROUELLE, bonjour à vous. Vous êtes sociologue et ancienne directrice adjointe responsable des projets et du laboratoire chez Pickup Production. C'est bien ça. Et à côté de vous, vous avez Maud LE FLOC'H, du POLAU, créatrice et dirigeante du POLAU, pôle Art et Urbanisme. On va vous laisser la parole, prenez des micros, utilisez l'espace comme vous le voulez, interagissez avec le public comme vous le sentez aussi et vous avez un peu de temps devant vous pour lancer les débats, pour rentrer dans le dur.

Maud Le FLOC'H : Ok, bonjour, je vais me lever. Je connais certains visages. Corinne, d'ICI MEME, qui fait un travail formidable, ICI MEME Grenoble, situé à Grenoble mais aussi à Marseille, et qui est ici présente sur des interprétations artistiques que peut être l'urbanisme qui prend le temps. On va dire ça comme ça.

Il y a Emmanuelle GANGLOFF que j'ai vu ici de Bien Urbaines et puis il y a des représentants des agences d'urbanisme, certains que je connais de l'EPURES, il y a des représentants des ministères, qui sont ici dans la salle et Je les en remercie pour essayer de faire avancer cette notion d'urbanisme culturel qui peut être une notion qui associe des termes qui peuvent être contradictoires et qui peuvent être porteurs de liaisons dangereuses.

Donc, art, culture, urbanisme, territoire, ça ne marche pas forcément bien ensemble, ça peut

faire des choses formidables, comme ça peut faire aussi exactement l'inverse. Donc le POLAU, pôle art-urbanisme, s'appelait pôle des arts urbains au début, puis on a changé, on s'est dit qu'il valait peut-être mieux d'intégrer la notion d'art et de culture dans la logicielle de l'urbanisme.

Donc moi, je suis urbaniste, j'ai créé cette structure il y a 15 ans maintenant, en 2007, avec l'hypothèse de dire en quoi l'urbanisme avait peut-être besoin de recours, avait besoin et pouvait avoir recours à d'autres intelligences que des intelligences techniques, que des intelligences financières et qui pouvait être augmenté par, alors ce qu'on n'appelait pas encore, c'était pas ces termes-là qui étaient employés, mais de récits. Et quelle histoire on raconte avant de faire un projet ?

Et c'est ce qu'on entend hier, et c'était un peu le cri hier évoqué par les différents intervenants. On commence par faire du projet d'aménagement souvent avec la grille financière, le tableau bilan d'opération, financement, puis on fait avec l'ensemble des contraintes, des normes, d'énormes normes, des réglementations, etc. Et ensuite, éventuellement, on vient se dire, en fait, quel est le projet qu'on veut raconter ? quel est l'histoire qu'on veut raconter ? et qui on peut embarquer ? Et après, on se dit, il y a quand même la concertation à faire, et puis la participation, et puis il y a quand même des enjeux de transition. Et souvent ces projets qui arrivent, bon an mal an, à s'inscrire sur les territoires.

Donc, ce n'est pas la totalité des opérations, et puis je pense que l'endroit de la résistance et de la vigilance que tout le monde a aujourd'hui, c'est de se dire avant de partir, y compris sur la planification, c'est la même chose. Quand on fait un SCoT, un PLU, on va tout de suite sur des résolutions réglementaires, presque avant de se dire le projet de territoire, le récit de territoire, etc. Et c'est compliqué. Et donc, c'est vrai que ça ne mobilise pas du tout les mêmes logiciels que l'art et la culture mobilisent traditionnellement. Donc, c'est-à-dire que l'art et la culture mobilisent la création, donc des états subjectifs de la création d'œuvres, la création d'installations, la création de pièces, donc très subjectifs. Et qu'il s'agit de transférer dans des cadres objectifs que sont ceux de la commande publique, que sont ceux du projet et de l'opération d'aménagement.

Donc, subjectif et objectif, comment ça peut marcher ensemble et comment ça peut faire récit, comment le subjectif peut être objectif, etc. Bon, il ne faut pas que je sois... Ça va, c'est bon ? Moi, j'ai aimé tous ces mots, le recours aux imaginaires, aux symboliques, à l'émotionnel, plutôt qu'à la culture silo, classique, la question du temps, la question des arts urbains, etc. Donc, tout ce qui se travaille aujourd'hui, parce que deux sujets de motivation, moments critiques, moments catastrophiques, on va dire. Pour l'urbanisme, il y a quelque chose d'un immense tremblement, comment on fabrique avec la transition ? comment on fabrique avec les alertes ? comment on fabrique avec les acteurs ? comment on fait que les projets urbains soient portés plus collectivement que seulement par les seuls édiles autorisés, qui sont souvent les élus ? mais besoin d'élargir les plateaux à d'autres acteurs, que ce soient des habitants ou des acteurs. Et de l'autre

côté, moments critiques pour l'art et la culture, qui sont en plein bouleversement, en plein re questionnement, quelle est l'utilité sociale de ma création artistique ? comment je peux inscrire dans une réalité sociétale, dans ces enjeux de crise ? Il y a un moment existentiel, évidemment, qui permet peut-être de rapprocher les mondes.

Et non pas de les rapprocher sur un plan des formes, vraiment j'insiste, pas forcément, on ne va pas mettre une œuvre d'art dans une opération d'urbanisme, pas forcément mettre une animation ou de l'embellissement, parce qu'on reprend ce terme, on ne va pas embellir ou décorer, mais intégrer la matrice du projet urbain. Et donc, il y a un espèce d'art de la haute couture à penser entre la définition d'un projet et à quel moment, au moment du diagnostic, au moment de la définition, au moment de la participation, de la concertation, au moment de l'avant-projet, au moment de la préfiguration, il y a des endroits comme ça, qu'il s'agit d'intégrer par des formats et des forces artistiques.

Et donc, c'est des forces autant que des formes. Et donc, c'est quoi ces forces ? C'est une capacité pour le champ créatif et artistique à faire une résidence, à monter un événement avec plein de parties prenantes, à avoir une agilité de production pour créer une situation publique et faire un débat sur des questions très diverses, comme les pollutions ou comme le risque d'inondation par exemple, et d'en faire des sujets culturels. Voilà, donc c'est un peu cet exemple, ces exemples-là qu'on a envie. Alors ce sera tissé d'autres témoignages. On devait venir, on devait être ici à quatre voies pour représenter aussi l'académie de l'urbanisme culturel. Il y a des personnes malades qui n'ont pas pu venir. Donc, il y a Fanny, ici, pour pouvoir raconter, faire le récit de transferts et de toute l'opération de transferts, mais aussi du réseau d'urbanisme culturel qui est en train d'émerger de l'académie. Stéfán SHANKHLAND aussi, qui est membre complice de l'académie.

Donc peut-être aller rapidement, comment je pourrais faire ? Pour dire que tout ça n'est pas une affaire nouvelle, voilà. C'est quand même, remettre un peu d'historicité, déjà début 1900 (Ebenezer) HOWARD avec la question des cités jardins qui introduit toute une organisation spatiale, avec, à partir de thématiques et de thématiques apprenantes et anthropologiques. Donc, c'est une pensée culturelle déjà de la ville. Un autre exemple assez formidable qui a été réalisé par Lucien et Simone KROLL avec la Mémé, la Maison des étudiants en médecine, qui était de monter une programmation avec la maîtrise d'usage, avec les usagers, donc les étudiants de médecine, pour imaginer le programme, sa définition, son inscription territoriale, les fonctions que ce lieu pourrait avoir.

L'urbanisme culturel, nouvelles approches, c'est ce qu'on nous réalisons aussi dans les cadres de la démarche des territoires, la démarche atelier flash avec la DGALN, c'est de travailler sur des sujets qui sont des sujets de revitalisation de centre-bourg, de requalification de friches, de reconversions, et souvent des objets de recomposition, à partir d'une dynamique culturelle et à partir d'une approche très intégrée en amont, avec les partenaires et les

porteurs de projets, avec les élus, avec les habitants, et de faire du tissage et de faire toute une phase amont qui n'est pas de l'urbanisme transitoire, mais qui permet d'écrire l'histoire à plusieurs mains, à plusieurs bras et à plusieurs têtes. Vous racontez quelques projets que l'on a pu mener au POLAU, mais aussi que d'autres ont pu mener.

Très rapidement une expérience fondatrice en 2002, qui a commencé en 2002, qui était de mettre en contact un élu, un artiste, un maire et un artiste ensemble, une journée, pour aborder toute une série de situations, traverser des problématiques que se posaient l'élu par rapport à ces espaces publics, par rapport à son espace vacant, par rapport à la réorganisation de la ville, par rapport à la rivière, à la nature, etc. Dans 13 villes en France, 13 journées comme ça organisées entre un maire et un artiste, l'artiste étranger à la ville, qui ne connaissait pas, mais qui venait en repérage, et donc de convoquer cette technique qu'ont les artistes de l'espace public, et je dis bien qu'ont les artistes de l'espace public, qui ne sont pas les mêmes que ceux qui travaillent plutôt en galerie ou en lieu clos, mais de l'espace public, qui ont cette capacité à venir déceler un certain nombre de sujets, de problématiques, de visions, et qui peuvent être « matierés » avec l'élu.

Vous dire aussi toute la dynamique qui a été mise en place par Patrick BOUCHAIN autour de la notion de permanence architecturale, et cette permanence architecturale qui est de dire, dans le fil d'un projet, comment est-ce qu'on peut avoir une personne qui est là tout au long du projet, qui est en contact avec la maîtrise d'usage, avec la maîtrise d'ouvrage, avec la maîtrise d'œuvres, avec les entreprises, avec les habitants, et qui empruntent beaucoup à la notion de résidence, de résidence artistique.

On aurait pu appeler résidence architecturale, permanence architecturale, mais en tout cas c'est cette même idée qui est un moment d'intensité et qui permet de faire culture avant de faire projet, ou culture en même temps que faire projet et de l'habiter, de l'incarner avec du vivant. Floating University de Raumlabor, mais je pense que Stéfán (SHANKHLAND) en parlera beaucoup mieux que moi, qui est donc une expérience à ciel ouvert réalisée par ces architectes de Raumlabor, qui a la fois une dynamique culturelle apprenante, urbaine, et qui vient redonner du sens et un fil dramaturgique à ces enjeux de transition. « Lieux Infinis » à la Biennale de Venise (16ème édition – 2018). Donc sur la question des Lieux Infinis, qui étaient « curatés », « curatorés » par le collectif « Encore heureux », qui racontent comment ces lieux qui sont non définis peuvent ouvrir toute une série de pratiques d'usages.

D'une expérience, donc là c'est un peu le catalogue autour du risque inondation, donc ça c'est une expérience qu'on a menée en 2012, on est parti d'un PPRI, donc on est sur la ville de Tours et le Val de Tours et on s'aperçoit qu'il y a des bandes qui vont devenir inconstructibles parce que l'aléa a augmenté et que la vulnérabilité de certains territoires empêche la construction mais que personne n'est au courant ni le public ni même le politique, il n'y a pas du tout de débat et donc d'engager un projet artistique autour de cela qui a

duré un an, donc c'est une écriture longue, lente, avec les élus, avec les élus des communes riveraines de la Loire, avec les équipes de la DREAL, avec toute une série d'acteurs pour arriver à produire une opération de 24 heures qui s'appelle... « Jour inondable ». Sur 24 heures, il y a eu 24 actions qui ont permis au public d'attraper ces enjeux du risque inondation avec la tête, avec le ventre, avec les pieds, avec l'ensemble et de s'embarquer sur une connaissance du risque qui soit « matiérée » par toute une série d'actions qui ont duré 24 heures. Là, il marche sur les limites du PPRI. Ici, il y a MARBRE d'ICI, donc c'est un projet que Stéfán (SHANKHLAND) porte encore, depuis quelques années, peut-être qu'il vous en parlera, et on aime montrer ce projet qui est un travail processuel et qui n'est pas une opération simplement de reconfiguration d'un espace mais il y a toute une dimension aussi de travail participatif avec toute une série d'acteurs. Je vais vite.

Donc cette chose qu'on appelle l'urbanisme culturel, vous l'avez vu, ça rentre, c'est un... Comment s'intègre la culture dans un projet urba ou d'aménagement, que ce soit de l'urbanisme opérationnel ou de l'urbanisme réglementaire, à quel moment et comment ? il y a vraiment des trucs, astuces, un peu de la maille fine, et donc on a réalisé une étude nationale commanditée par le ministère de la Culture, la DGCA, qui nous a dit, nous on ne comprend rien, il y a plein de choses qui émergent comme ça, et on est perdu, donc est-ce que vous pouvez nous éclairer ? vous avez les radars qui permettent de..., et donc donner à voir qu'il y avait toute une série de pratiques qui montaient, qui venaient autant du monde de l'urbanisme et de l'aménagement que du monde de la culture, de l'art et de la culture.

Parmi les choses qui ont été réalisées à Barcelone, sur la question de transformer un espace automobile en espace piéton, donc qui ont convoqué là aussi des dynamiques artistiques et culturelles. C'est la question de la Supermanzana dans le quartier de Poblenou à Barcelone, qui aussi a travaillé, la dimension intercalaire, intermédiaire, transitoire pour le coup, de ces espaces automobiles vers des dimensions piétonnes. Ça c'est un petit projet, très rapidement, qui est vraiment touchant, c'est une commande artistique qui a été faite à Alberto GARUTTI sur une place publique qui était en recomposition, et il a eu l'idée de travailler en tant qu'artiste plasticien sur l'éclairage public et de mettre en lien l'éclairage public, le système d'éclairage public avec la maternité. Donc à chaque fois qu'un bébé naît, il y a le personnel soignant qui appuie sur un bouton ou la famille et qui donne l'information qu'il y a une naissance.

Et donc voilà aussi comment est-ce que l'art, la culture peuvent faire communauté, peuvent faire un projet ouvert et partagé. Ça c'est le fondement. Voilà comment est-ce que l'art et la culture sont intelligents sur ces enjeux d'urbanisme. Vous voyez ça c'est de la méthodologie pure, comment est-ce que des artistes qu'ils viennent des arts vivants, des arts plastiques, composent avec un contexte, composent avec l'espace public, composent avec de la matière aléatoire qui est parfois contradictoire. Ils procèdent par repérage, par enquêtes, par détection, par rapport à leurs

propos, ils vont chercher des points d'appui, de la ressource vive pour « matiérer » leurs propos. Ils vont ensuite concevoir leur projet artistique à partir de cette matière, à partir de ce qu'ils ont aussi à l'esprit et à partir de ces repérages. Ils vont ensuite négocier, négocier avec toute une série de parties prenantes, avec le commerçant, avec la force de police, avec l'habitant, est-ce que je peux utiliser tel balcon ? est-ce que je peux rencontrer et travailler avec tel groupe scolaire ? etc. Donc, travail de négociation, puis d'intégration et de composition puis de production, réalisation, donc on rentre en production, on trouve les moyens, et on trouve les moyens aussi en prenant appui sur les différentes parties prenantes, c'est-à-dire que les parties prenantes vont être contributives au projet.

Et donc, ce schéma-là, je pense que c'est pour ça que j'ai fait le POLAU, je ne le savais pas l'époque quand je l'ai fait, mais j'ai vu assez vite quelque chose de transférable pour les métiers de l'urbanisme, en disant, là, il y a un espace méthodologique qui est assez intelligent à transférer pour augmenter, enrichir et faire que, répondre aussi à l'urbanisme moins planificateur, mais plus agile, plus tactique, plus négociateur, plus ouvert au « bottom up » que au « top-down ». Et donc, ça veut dire derrière, des mises en pratique assez rapidement, il me reste quelques minutes, de dire comment, avec ces façons, ces méthodes, on peut faire du projet en passant par du souple qui va vers le hard, de commencer en année n-1, avec une dynamique événement, résidence, soft, repérage, etc. activation, pour aller vers des installations qui vont produire de l'aménagement un peu plus souple, qui vont produire aussi du projet. Donc, il y a, entre le descendant et l'ascendant, il y a un espace oblique qui permet aussi de faire du projet urbain.

Et très concrètement, là on est à Chalon-sur-Saône, la recomposition du port nord de Chalon-sur-Saône, donc zone industrielle qui souffre de tous les maux, pollution, risques inondation, accessibilité, etc. Et donc, de travailler à partir des pratiques artistiques et culturelles qui sont déjà là. Vous voyez, l'espace rouge, la tente rouge, c'est le chapiteau de la scène nationale, mais il y a aussi un laboratoire d'architecture éphémère, il y a une compagnie des arts de la rue sur ce site, parce que c'est un site libre quelque part, sur lequel on peut faire beaucoup de choses, de travailler à cette recomposition et d'imaginer une structure de gouvernance qui permet de travailler une Vo, c'est-à-dire avant d'aller sur une V1, d'aller sur une Vo, du provisoire, de l'expérience, du test, des phases test avec les acteurs en présence, et donc on a VNF (Voies Navigables de France), on a les chambres de commerce, les entreprises, les acteurs culturels, et d'avoir cette instance de dialogue qui permet de commencer à mettre le pôle culturel et iconique du port nord en route.

Et donc, ceci se traduit à tel endroit, passé, traversé, pour le pont, pour rejoindre le centre-ville, commencer à imaginer du cyclable de façon temporaire, commencer à retrouver le fleuve, des espaces de baignade temporaire, etc. Et donc de faire monter comme ça le projet d'aménagement à partir de la Vo, V1, V2, V3. Et donc, y compris

le traduire financièrement, que ceci existe, et puisse trouver sa part dans la production du projet en tant que telle, et que ce soit quelque part très contributif avec l'ensemble de la chaîne d'acteurs qui participent à la Vo, et qui participent à financer la Vo, parce qu'ils en ont besoin, et que ça fait ce récit aussi commun avec les acteurs.

Et pour finir, vous dire que les forces, vous voyez, j'ai repris ce terme des forces de l'art et de la culture dans le contexte d'adaptation des territoires, s'autoriser les renversements de perspective, ça on l'a dit, la notion du retournement est aujourd'hui un mot-clé, la notion d'adopter une posture canard, c'est-à-dire me passer du « top down » au « bottom up », et de revenir comme ça, enfin de pouvoir plonger, remonter, plonger, remonter, posture canard ; Et si l'urbaniste avait une posture canard, c'est-à-dire d'éditorialiser le territoire, ce qui est différent de l'embellir et de l'animer, vraiment l'éditorialiser, c'est ce récit, c'est ces petits récits, c'est ces grands récits, ces moyens récits, enfin de faire cette mosaïque de récit, d'offrir des nouvelles représentations, mais aussi des nouvelles mobilisations d'acteurs, de performer des situations par le narratif, de convoquer les trucs et les astuces de l'art dans l'espace public, parce que les créateurs de l'espace public sont astucieux, imaginatifs, utilisent le réemploi, font appel à toute une série de ressources invraisemblables, et de rester vigilants.

C'est vraiment la conclusion, attention, attention, c'est de la matière dangereuse. Et la liaison est dangereuse parce que ça peut vite se mettre à l'envers, ça peut vite renforcer les problèmes, ça peut vite faire de la gentrification, ça peut vite faire de la ségrégation, ça peut vite créer aussi un contre sens à ce pourquoi l'art et la culture ont été mobilisés et invités. Voilà, je m'arrête là, je reprendrai la parole sur le Parlement de Loire.

Fanny BROUELLE : Merci Maud, pour tous ces éclairages. Donc moi je suis Fanny BROUELLE, je travaillais jusqu'à il y a 15 jours dans l'association Pickup Production, qui est une association nantaise, qui a piloté un projet sur 5 ans qui s'appelle « Transfert ». Je suis également sociologue, ça fait une dizaine d'années que je fais de la recherche en sociologie sur la question des projets culturels de territoires, que j'ai renommé par « aventures artistiques et culturelles de territoires ».

Et donc je suis en finalisation d'une thèse, justement, qui reprend un peu tous ces éléments et qui redonne des repères méthodologiques, notamment sur la question de la prise en compte des contextes avec toutes les spécificités du territoire, ses habitants, et ses aléas et tous les principes d'accordement entre les différents mondes qui interviennent dans ces projets. Et le fait que ça puisse très bien fonctionner comme finir parfois avec des grosses tensions, voire des conflits, voire l'annulation totale des projets. Moi je vais vous parler du projet « Transfert », donc que j'ai piloté pendant 5 ans à Pickup Production.

C'est une aventure artistique et culturelle qui a été menée sur un territoire en transition, dans le cas d'une ZAC, la ZAC Pirmil-les Isles, pilotée par Nantes Métropole Aménagement. Comme vous

pouvez voir sur la photo du bas, on a occupé un espace de 15 hectares, le site des anciens abattoirs de la ville de Rezé. Lesquels abattoirs ont été intégralement démolis à la suite d'un incendie et de plusieurs années de squat. Avant d'être des abattoirs, c'était un lit de la Loire, le Seil, qui a été recouvert de mètres cubes et de mètres cubes de sable. Sous les pieds de « Transfert », il y avait à peu près 7 mètres de sable, puis 40 cm de bâtiments concassés des anciens abattoirs, ... d'abord un remplissage de fleuve, suivi d'une table rase. Nous sommes arrivés là, sur ce site complètement désert. Une des particularités du projet de « Transfert », c'est d'avoir été écrit comme une fiction.

Comme le disait Maud, on est vraiment dans une écriture artistique avant toute chose. On s'est demandé ce qu'on allait faire de ce territoire vierge. On s'est imaginé être des pionniers qui traverseraient un désert et qui découvriraient une source d'eau, et qui, à partir de cette source, construiraient la cité de leur rêve. C'est le point de départ de l'histoire de « Transfert », la création de cette cité, que vous pouvez voir au milieu du terrain. C'est la première année 2018. La photo du haut, on est sur la dernière année en 2023, avec la cité qui s'est agrandie, la végétalisation qui est arrivée, etc. Et toujours ce récit des pionniers qui a servi un peu de fil conducteur à l'écriture du projet d'année en année.

C'est un projet qui a été porté dès le départ, politiquement, par Nantes Métropole et la Ville de Rezé, puisqu'on est sur le site de la Ville de Rezé, donc une des villes qui fait partie de la métropole nantaise. Donc un gros portage politique de la part de Nantes Métropole et sa présidente, Johanna ROLLAND, qui souhaitait expérimenter avec nous une question, qui est de savoir est-ce que l'art et la culture peuvent avoir un rôle dans la fabrique urbaine, et en particulier la création d'un futur quartier, donc qui est fait partie de cette ZAC, sur ce territoire de 15 hectares où doivent fleurir, 3000 logements, une école, des espaces verts, etc., une piscine métropolitaine et donc 6000 habitants qui doivent venir un jour s'installer sur ce site.

Et dans la période de latence et de vacance, on a écrit ce projet avec Pickup Production et on a été financé dans le cas d'une subvention. Alors j'insiste sur ce point parce que c'est important. Une subvention qui a été attribuée par les services culture de Nantes Métropole. Donc c'est un projet qui était entièrement porté par la culture, pas par l'urbanisme, au démarrage. Bien que Nantes Métropole Aménagement, qui était l'opérateur de cette opération, était partie prenante au démarrage du projet. Donc gros portage politique de la part de Nantes Métropole et de la Ville de Rezé qui étaient ravis d'expérimenter comme ça un projet qui ne connaissait pas sa fin.

Donc l'idée, c'était vraiment d'être dans quelque chose de très processuel, d'écrire au long cours une histoire, d'inventer un espace public, une place publique expérimentale à l'échelle 1, et d'y tester tout un tas de choses diverses et variées, en lien avec la fabrique de la Ville et la production artistique et culturelle. Puisque l'inverse de la question qu'on se posait, c'est donc la question

à l'endroit, c'était : est-ce que l'art et la culture peuvent incrémenter la fabrique de la Ville et un projet urbain. Et dans l'autre sens, c'est : est-ce que la fabrique de la Ville peut avoir une influence sur la production artistique. On a monté ce projet qui était un peu en trois temps, enfin en trois axes disons, d'abord un lieu de vie avec des bars, une offre de restauration, de la création artistique avec des spectacles, des concerts, tout un tas d'activités, ouvert au public, selon des temporalités assez différentes d'une année sur l'autre, parce qu'on a testé pas mal de choses.

La première année, on était ouvert toute la semaine jusqu'à trois jours par semaine pendant la saison estivale, donc un vrai lieu de vie. Un lieu de travail et de fabrique, avec des résidents permanents toute l'année. On avait jusqu'à une dizaine de résidents à l'année et des résidents temporaires donc sur des périodes plus courtes, avec des résidents qui n'étaient pas forcément des artistes. On avait aussi des chefs cuisiniers puisqu'on avait un laboratoire professionnel de cuisine. On avait une entreprise de fabrication de modules pour entreposer des vélos à partir de containers réaménagés, etc., des réparations de vélos, des artistes bien sûr, etc. Donc un lieu de fabrique et de travail et puis un lieu de recherche et de recherche actions avec un laboratoire qu'on a monté dès la première année, qu'on a appelé « Le Laboratoire », puisqu'on n'était pas très inspiré pour l'appeler autrement, après tout, appelons les choses par leur nom.

Donc un laboratoire de recherche actions pluridisciplinaire, puisqu'il venait convoquer énormément de disciplines de recherche, la sociologie qui est ma discipline, mais sinon l'anthropologie, la géographie sociale, les politiques culturelles, l'urbanisme, etc. Toutes ces questions, de la philosophie et autres. Qu'on a aussi appelé « indiscipliné » parce que non rattaché à une structure académique, même si moi, dans le cadre de ma thèse, je suis rattaché à un laboratoire et puis certains de mes comparses dont Emma GANGLOFF, ici présente, elle était aussi rattachée à un labo de Nantes.

On a beaucoup questionné justement la permanence architecturale, la permanence artistique, la permanence de la recherche, pour un peu reconsidérer ce qu'est un projet culturel comme ça, de cette envergure-là, avec la création d'un espace, d'une place publique expérimentale, pouvait travailler. Donc à partir de là, on a observé différents prismes avec le labo, avec tout un tas d'activités d'enquêtes, d'études, d'observations, de débats, de discussions, de workshops, etc. Donc là, vous avez pas mal d'images des travaux du laboratoire. On était reconnaissables à la couleur jaune de nos vestes et de notre table, qu'on avait installée en extérieur puisqu'on avait décidé de sortir aussi le laboratoire de recherche de son confinement et de le mettre sur le site exactement.

Et donc là, on a travaillé pendant cinq ans tout un tas de questions liées à la fabrique urbaine en général, à savoir les questions de scénographie, comment on constitue une place publique à l'échelle 1 ? Donc on a travaillé avec des scénographes et un architecte nantais qui s'appelle

« In Situ », enfin l'agence s'appelle « In Situ ». Donc ça, c'était pour la constitution du lieu avec tout un travail autour de la question des distances, des volumes, des surfaces, des espaces, des vides et des pleins, comment on fait jouer les différents imaginaires, comment on travaille la façon dont les gens déambulent dans cet espace, comment ils s'y sentent bien, parce qu'on est dans cet immense espace de 15 hectares et à l'intérieur duquel on a installé ce qu'on appelait la base-vie ou la place publique, qui était beaucoup plus petite, qui se déployait sur deux, trois hectares. Mais en fait, quand on rentrait dans le site, on pénétrait par une grande arche en forme de cobra, une tête de cobra avec des dents qui sortaient du sol. Et on avait une centaine de mètres à marcher avant d'atteindre cette place publique.

Donc il y avait cette espèce de traversée du désert, donc pénétrer sous un espace pour rentrer dans un espace d'autre univers, marcher 100 mètres et rentrer dans cet espace, cette base-vie, où on avait au contraire l'impression d'être dans un espace à taille humaine, à échelle humaine, où tout ce vide autour disparaissait finalement. Et puis on a aussi travaillé à imaginer le futur quartier à l'échelle 1. On a pour ça fait appel à l'ANPU, l'Agence Nationale de Psychanalyse Urbaine. Et on a fait un workshop pour dessiner le futur quartier à l'échelle 1 à base de rubalise et de sardines de tente qu'on a tirées comme ça en essayant de dessiner des bâtiments et avec l'objectif de loger 6 000 personnes. Donc on a travaillé comme ça sur un workshop à essayer de s'imaginer ce futur quartier. Donc voilà pour les questions de scénographie.

Ensuite sur les usages, qui étaient un autre prisme sur lequel on a travaillé, on s'est beaucoup basé sur la typologie des usages de Yann GUEL, qui propose 3 sortes d'usages. Donc les usages incontournables : travailler, se déplacer, s'alimenter, etc. Des usages dits récréatifs : aller voir un spectacle, se promener, flâner, s'asseoir, observer la ville, faire du sport, etc. Et ce qu'il appelle les usages sociaux : favoriser les interactions entre les personnes. Et donc on s'est vraiment interrogés de savoir, comment en créant des usages au sein de Transfert, on allait pouvoir convoquer toute cette gamme d'usages au sein d'un seul espace public. Donc à Transfert, les usages qu'on a pu créer, c'était : se restaurer, être dans une ambiance conviviale, être en contact avec les arts vivants, rencontrer, faire connaissance, apprendre et transmettre, participer, s'impliquer, donner son avis, pouvoir d'agir, travailler, commercer, expérimenter, se projeter dans le futur quartier, etc.

Et puis tous ces usages, on les a travaillés selon des rythmes. En fonction de l'heure de la journée, un lieu, un usage, et puis à un autre moment de la journée, un autre usage, etc. En fonction des jours de la semaine, ce qui se passe en début de semaine, en fin de semaine, de la saison, du temps qu'il fait aussi, etc. On a beaucoup travaillé la question des rythmes dans la façon dont on a imaginé les usages au sein de Transfert. Sur les ambiances, on a aussi beaucoup travaillé sur ce sujet, donc comment conçoit-on une place publique investie artistiquement ? Est-ce que le fait d'investir artistiquement une place publique

change l'ambiance de cette place et donc le rapport qu'on va pouvoir avoir en tant qu'usager de cet espace ? Donc avec différents types d'ambiance, des ambiances de fête, de flânerie, de travail, de découverte, d'apprentissage, de pouvoir d'agir, de pouvoir s'exprimer, etc. Et puis aussi créer un espace « safe », où on se sent bien, on se sent en sécurité, ou quel que soit l'endroit d'où on vient, qui on est, notre culture, notre capacité, nos capacités, on se sente accueilli et bienvenu. Et puis un espace qui prend soin aussi, qui est rassurant.

A partir de ça, on a étudié toutes ces ambiances visuelles et sonores en particulier, à travers des études, notamment ce qu'on a appelé les traversées de Transfert, où on a étudié justement la manière d'appréhender cet espace, selon plusieurs protocoles. Donc le premier c'était en journée, ensuite on l'a fait, l'année d'après, de nuit, parce qu'on a évidemment des ambiances différentes entre la journée, le chien et loup et la nuit. Ensuite on a travaillé les yeux bandés, avec une appréhension des ambiances quand la vue est occultée. Donc les yeux bandés pour des personnes voyantes, et on a aussi travaillé avec des personnes en situation de handicap visuel. Et puis on a aussi fait des relevés d'ambiances avec un ambiancomètre, qui est une boîte qui a été conçue pour travailler justement sur des relevés d'ambiances, et essayer de qualifier les ambiances des espaces. Donc là on a travaillé sur les espaces de Transfert, mais aussi à l'extérieur de Transfert, dans la ville de Rezé, sur la place du marché, dans un centre commercial, où on s'est fait virer au bout de cinq minutes de notre relevé d'ambiance, donc on n'a pas pu le faire, et bref d'autres endroits dans la ville pour pouvoir faire justement des comparaisons, etc.

Un autre sujet de recherche que l'on a mené, c'est sur la question des interactions sociales. Est-ce qu'une place publique investie artistiquement peut être le lieu de la mixité humaine, sociale, culturelle ? etc. Est-ce que nous, en tant qu'acteurs culturels, on peut aussi tenter de casser nos entre-soi de lieux culturels ? qui sont souvent fréquentés par les mêmes types de personnes. On a aussi travaillé sur nous-mêmes et sur notre propre programmation artistique et culturelle, pour essayer d'avoir aussi une multiplicité de public. Le terme « public », c'est un terme qu'on a utilisé, mais on préférerait le terme « usager » pour le lieu de Transfert, pour multiples raisons. Comment une place publique peut accueillir toutes les catégories de population, sans ségréguer, sans discriminer, faire en sorte que cet espace ne soit pas préféré par les hommes, les femmes, les personnes valides, les adultes.

Comment recréer de l'intergénérationnel, de la mixité humaine, etc. à l'intérieur d'un espace public ? Donc là-dessus, on a vraiment travaillé sur ce qu'on a appelé le mélange des genres, c'est-à-dire qu'on est sorti, nous aussi, de notre rôle d'acteurs culturels et de proposer une programmation qui dépassait complètement la question de l'art et de l'action culturelle avec une programmation sportive, de loisirs, des animations diverses et variées, du socioculturel, toutes sortes d'activités qui faisaient qu'il y avait des milliers de raisons de venir à Transfert, mais une fois qu'on y était,

on pouvait être happé par une autre raison d'être là et donc s'ouvrir, essayer de s'épanouir aussi, intellectuellement et autre. Je vais essayer d'accélérer le propos.

Sur la question de la fabrique des récits aussi évidemment, je le disais tout à l'heure, le projet est construit sur un récit, sur une fiction, mais c'est quelque chose qu'on a beaucoup travaillé aussi dans nos activités, avec un travail sur l'histoire et la mémoire des lieux, je vous le disais tout à l'heure, l'histoire du lit de la Loire avec la présence d'un remorqueur, qui a été posé comme ça sur le désert, comme s'il avait été échoué. Le rapport avec les abattoirs et la métaphore du désert avec un crâne de vaches, c'est sur la slide suivante, un toboggan en forme de crâne de vaches, qui vient raconter à la fois l'histoire des animaux morts des abattoirs et celle de la métaphore du désert qu'on avait souhaité mettre en avant.

Et puis la question du squat, après les abattoirs, avec le choix des matériaux et tout le côté recyclage, etc. On a travaillé aussi sur le futur des lieux, le futur quartier, la ville de demain, etc. Donc à travers diverses propositions, on avait tout un tas d'ateliers qui traitaient de : c'est quoi votre vision du futur quartier ? comment vous projetez vous dans la ville de demain ? de quoi auriez-vous envie ? quels sont vos désirs ? etc. Il ne s'agissait pas forcément de demander leur avis aux gens, comme c'est souvent le cas dans les concertations publiques, mais plutôt d'aller chercher des imaginaires, du désir, et des envies. Et puis on a travaillé sur le présent, avec les habitants, parce qu'on nous disait tout le temps oui, mais de toute façon, sur ce site, il n'y a pas d'habitants, les habitants ne sont pas là.

Or, nous, on était là toute l'année, et quand je dis « nous », c'était Pick-up production, mais aussi les artistes, les résidents permanents, etc. Alors oui certes, personne ne dormait sur place, parce qu'il y avait quand même, je pense, un gros problème de vocabulaire sur la notion d'habiter. Pour pas mal de personnes avec qui on a pu discuter, habiter c'est loger en fait, mais nous on avait vraiment une acception beaucoup plus large de ce terme, considérant notre environnement comme notre habitat, l'endroit où on sort, l'endroit où on va faire nos courses, où on va travailler, où on amène nos enfants à l'école, etc.

Ça fait partie de notre habitat, et donc on considérait qu'à Transfert, il y avait des habitants sur ce site. Donc on a travaillé sur cette question des habitants, sur le vivant, les humains, les non-humains, mais aussi le non-vivant, c'est-à-dire ce qui est déjà là, à savoir ce terrain vague, plein de cailloux, très compliqué à travailler, de poussière, de sol impraticable à certains endroits, etc. Et puis on a créé pas mal de rituels aussi. On avait un veilleur, nous aussi, hier on en parlait, donc on avait un veilleur sur le site qui, alors ce n'était pas le même rôle que ce qui a été raconté hier, qui avait plutôt un rôle en contraire d'espèce de sublime concierge, d'habitant un peu fou, qui habite la folie des lieux, en fait. Son rôle était aussi d'aller à la rencontre des personnes qui venaient sur le site, et puis de créer des rituels avec ces personnes. Et

puis tout un tas d'œuvres participatives qu'on a pu faire, qui étaient une espèce de signature collective de ce site, avec les enfants du quartier, dans des cas de projets d'éducation artistique et culturelle, dans des écoles primaires, des collèges, des lycées, les associations du coin, etc. On a travaillé avec environ 400 associations, structures, on a mis en dynamique tout un territoire grâce à ce projet. Tout ça pour redonner à l'habitant son pouvoir d'agir, son pouvoir de s'exprimer, de dire un peu, comment il envisage les choses, comment nous, en tant qu'habitants, citoyens, usagers d'un territoire, on a aussi notre mot à dire et ne pas laisser aux professions expertes le soin de décider à notre place.

Et donc vous allez me dire, oui, mais alors le lien au projet urbain, la ZAC dans tout ça ? Je la vois, votre question. Alors, je ne vais pas rester trop longtemps là-dessus, mais en tout cas, ce qui s'est passé, au début, au démarrage du projet, il y avait un très fort portage politique par la ville de Rezé et Nantes Métropole. Tout allait bien, on avait des réunions, on discutait beaucoup sur le futur projet urbain, on a écrit ensemble l'arrivée de... parce que le projet de ZAC, c'est un projet en plus hyper vertueux, je ne sais pas si vous en avez entendu parler de la ZAC Pirmil-les Isles, donc c'est un projet de ville nature qui est porté par Frédéric BONNET de l'Agence Obras avec d'ICI LA Paysage et donc une très très grosse emprise du végétal, etc., tout un discours sur la construction biosourcée, et donc les deux premières années, on était très en discussion, en dialogue avec tout le monde sur ces sujets et arrive la crise sanitaire. On l'a tous vécu.

Tout le monde est figé avec son masque sur la bouche et puis personne ne se parle, plus personne ne bouge pendant des mois. Et donc ça a duré, le premier confinement, deux mois. Et au moment où le monde reprend, élection municipale, donc juin 2020, et bam, changement de municipalité à Rezé. Ce n'est pas un changement de couleur politique, mais c'est une équipe dissidente de l'ancienne équipe municipale qui crée une liste et qui est élu. On rencontre cette nouvelle équipe municipale, nous, tout content de rencontrer des nouvelles personnes, etc. mais douche froide un peu.

On comprend qu'en fait on est le projet de l'équipe d'avant et que l'on n'a pu très envie de soutenir les projets de l'équipe d'avant. Donc là on se dit, il va falloir qu'on ressorte les avirons et qu'on retourne travailler et réexpliquer pourquoi on fait ça, etc. Arrive le mois de septembre, et l'équipe municipale met un moratoire sur la ZAC. C'était dans les arguments de campagne, ils voulaient faire des moratoires sur tous les projets urbains. Donc moratoire, tout s'arrête. Là-dessus, Nantes Métropole Aménagement commence à claquer un peu des genoux en se disant « Waouh, si la ZAC s'arrête, c'est la merde ! »

Donc il faut qu'on rattrape la ville de Rezé, etc. Donc là-dessus, ils font un énorme travail de pédagogie, d'explication du projet, etc. La ville de Rezé dit « oui mais nous, on veut moins de densité, etc. » Enfin bref, vous imaginez tous les

arguments et le budget dans tout ça, etc. Et en fait, nous, pendant cette période qui a duré un an, on a été complètement exclus des discussions. Le projet culturel a disparu du projet de ZAC puisque l'urgence, il fallait absolument que cette ZAC sorte de terre. C'est là où nous, on a été très naïfs. On avait une instance de gouvernance qui était un GPS, un groupe de pilotage stratégique, piloté par Nantes Métropole avec la ville de Rezé. Et on a su, à l'issue du moratoire de la ZAC, où la ZAC est repartie, qu'il y avait une autre instance de gouvernance qui s'appelait le comité de pilotage de la ZAC, dans lequel les élus du GPS ne faisaient pas partie. Donc il y avait des discussions en parallèle, en fait, sur deux chemins parallèles, du devenir de cette ZAC, d'un côté du projet Transfert, de l'autre dans le cadre du projet urbain. Et donc on arrive en septembre 2021, sortie du moratoire de la ZAC, le projet urbain repart.

Et là, on se rend compte qu'en fait, on n'a plus aucune discussion avec personne, qu'on ne parle plus de Transfert du tout dans le futur projet urbain. Donc là, on sonne un peu les cloches, les sonnettes d'alarme, en disant, ça ne va pas du tout, parce qu'en fait, on est en train de perdre complètement le lien au projet urbain, parce que nous, pendant ce temps, on continuait nos expérimentations, etc. Et là-dessus, on a fait des recommandations projet urbain, en disant, à l'issue de Transfert, ça arrêterait en décembre 2022, donc il restait un peu moins d'un an et demi de projet encore, on dit, nous, on a quatre recommandations à vous faire. La première, c'est un don aux habitants, c'est-à-dire que nous, on voulait partir en décembre 2022, il ne s'agissait pas de prolonger le projet.

La question, c'est de savoir qu'est-ce qu'il devient ? comment il est traduit, en fait, dans le futur quartier ? Donc 1ère recommandation, est-ce qu'on peut faire un don aux habitants, donner un des éléments, le crâne de vache, le remorqueur, le cobra, etc., qui pourrait atterrir dans le futur quartier ?

Recommandation numéro 2, c'était l'état d'esprit de Transfert, est-ce que l'on peut garder un état d'esprit art/culture dans ce futur quartier ? soit dans la face chantier, soit dans les appels à projet, pardon pour les promoteurs immobiliers, donc on a fait rentrer une idée de clause culture, Maud en reparlera peut-être tout à l'heure, ça n'a pas vraiment abouti à vrai dire, on a essayé de faire rentrer une idée de clause culture dans les appels à projet et aussi dans l'animation du futur quartier, toujours garder cet état d'esprit.

La 3ème recommandation, c'était, et si on faisait un îlot dédié à l'art et à la culture en espace publique dans ce futur quartier, qui est composé de 18 îlots, donc un des 18 qui serait vraiment consacré à un équipement, à définir, qui pourrait être une place publique dédiée à l'art et à la culture.

Et la 4ème recommandation, c'était la question de l'essaimage, et puis de travailler justement à la modélisation d'une certaine manière de ce type de projet. Et en fait, rien n'a été retenu au final, la ville de Rezé n'a rien voulu savoir. Je pense, qu'elle était complètement prise dans ces histoires de projets

urbains, de budgets, et n'a pas fait énormément d'efforts pour réintégrer Transfert dans le projet. Frédéric BONNET, l'urbaniste, attendait une commande politique qui n'est jamais arrivée pour faire re-renter le projet culturel.

Et au final, on nous a demandé de démanteler intégralement le site, de rendre le site dans l'état où on l'avait trouvé en entrant, et donc d'enlever jusqu'au petit caillou qu'on avait ramené, ce qu'on a fait. Donc on a démonté entièrement le site. On a fait ça proprement, parce que 80% des bâtiments du site ont été réemployés dans d'autres projets, culturels ou autres. On a réussi à faire repartir tous nos containeurs et tous les éléments du site à divers endroits. Seuls 20% ont été recyclés. Et donc on a rendu les clés en mars 2023, la mort dans l'âme un peu, parce que déjà, c'était une très belle aventure, etc., mais qui s'est finie un peu bizarrement pour nous. On ne pense pas que ce soit un échec à proprement parler, parce que l'on était dans une expérimentation. En tout cas, la conclusion aujourd'hui de ce projet, c'est de se dire que le dialogue entre les mondes, la question de : comment les mondes se rencontrent ? des questions de vocabulaire, de compréhension. On nous a souvent dit : on ne comprend rien à ce que vous faites, on ne sait pas comment s'approprier ce que vous êtes en train de faire. Vous faites des workshops avec la NPU, qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse de ça ? Il y avait un gros problème de traduction, finalement, et d'interprétation de ce qu'on a pu mener. Nous, de notre côté, on a envie d'être traduits. Tout ça pour dire que nos expérimentations, ça fonctionne, ça marche. Il y a plein de choses qu'on a pu observer, montrer, démontrer, faire la preuve, comme dirait Patrick BOUCHAIN. Et donc voilà, on a œuvré à ça. Je vais m'arrêter là, parce que ça fait trois fois qu'on me fait des signes. Je vous invite juste à lire un article qui vient de sortir sur le site de « l'Ecole du terrain » de La Preuve par 7 sur Transfert qui raconte les accords et les désaccords justement du projet dans le projet urbain. Merci.

Emma DELAUNAY : On reparlera de La Preuve par 7 avec Paul CHANTEREAU. Avant, je vais laisser la parole à Amandine LE CORRE pour nous donner rapidement quelques mots sur ce que c'est que l'académie de l'urbanisme culturel.

Amandine LE CORRE : Oui, je serais extrêmement brève. Fanny (BROYELLE) a parlé de traduction. C'est vrai que ce n'est pas si évident. En tout cas, c'est assez complexe d'écrire et de traduire toutes ces pratiques-là qui sont à la croisée des mondes. Et donc l'Académie de l'urbanisme culturel, c'est un groupe de praticiens qui s'est formé et qui était à la base juste un groupe de travail pour monter en compétence, augmenter les actions, pour monter aussi en visibilité, en reconnaissance politique et que ça devienne aussi des pratiques beaucoup plus habituelles ou en tout cas beaucoup plus ancrées dans les projets d'aménagement. Et donc on a travaillé à traduire des définitions de : qu'est-ce que l'urbanisme culturel ?

Donc c'est un petit document bleu, qui est tout frais, qui est sorti de l'imprimante la semaine dernière, tout spécialement pour vous le transférer,

pour que vous puissiez aussi l'essayer. Il y a Rose, notre espionne embarquée dans le public qui va vous la passer. Et c'est peut-être le seul effort physique qu'on va vous demander aujourd'hui. Je suis désolée, j'aurais aimé vous faire danser, mais je vais juste vous faire faire ça, c'est à dire passer les plaquettes.

Emma DELAUNAY : Peut-être que parmi vous, il y a quand même des questions sur des précisions, si vous en avez, c'est vraiment des questions autour de détails et puis après on passera aux présentations des expérimentations. Des questions parmi nous ?

Invité 1 : Oui, j'ai une question très pragmatique. Vous avez dit que le projet Transfert était financé par la direction de la culture de Nantes Métropole. C'est quel budget ? Pour deux ans, trois ans, c'est ça ?

Fanny BROYELLE : Cinq ans. Le budget global, c'est 12 millions d'euros sur cinq ans et 8 millions de Nantes Métropole. C'est un budget extrêmement conséquent.

Benoît BOUSCAREL : Ça fait réagir de ce côté-là.

Fanny BROYELLE : Oui, j'entends. Nous aussi, on a fait ouah quand on a su qu'on aurait ces enveloppes budgétaires au début du projet. Quand je vous dis qu'il y avait un vrai portage politique, au départ, c'était un vrai portage politique et un vrai désir d'expérimenter.

Invité 2 : Bonjour. Excusez-moi, j'ai la voix un peu éraillée. Vous disiez qu'il y avait un COPIL ZAC et puis un groupe de pilotage stratégique et que les élus n'étaient pas les mêmes. Vous venez de rappeler que l'élu à la culture avait porté le projet. Est-ce que ça veut dire qu'il n'était pas dans le COPIL ZAC, que les gens sérieux de l'urbanisme et du logement ont repris le sujet ?

Fanny BROYELLE : Alors c'est vous qui le dites, les gens sérieux. Ça m'arrive de dire la même chose. Oui, dans le GPS on avait les élus « culture » pendant plusieurs années et on avait un représentant de l'urbanisme qui était un chargé d'opération au sein de Nantes Métropole, direction de l'urbanisme mais qui était là plutôt pour des questions ultra techniques de : est-ce qu'on doit mettre des plots pour interdire les gens de stationner ? est-ce qu'il faut un ramassage de déchets particuliers ? etc. Enfin voilà, le lien au projet urbain n'était pas clairement entendu en fait. Je pense que le bug de départ, que nous on n'a pas su identifier parce que ce n'est pas notre métier, l'urbanisme. Moi je suis actrice culturelle, j'ai découvert le monde de l'urbanisme grâce à Transfert mais aujourd'hui j'ai beaucoup plus d'expérience et de connaissance sur ce sujet. Donc on avait des élus « culture », la direction de la culture et dans le COPIL ZAC, il y avait tous les autres métiers qui étaient représentés.

Invité 2 : Et deuxième question. Le projet vit pendant cinq ans avec les habitants qui viennent et au bout de cinq ans, que disent les habitants

quand la municipalité l'abandonne ? Comment est-ce que les habitants ont-ils vécu l'abandon des quatre recommandations et donc de la poursuite d'une ambition culturelle sur le site ?

Fanny BROUELLE : Nous on a eu des messages extrêmement émouvants de la part des publics et usagers de Transfert. Il y a même des directeurs d'école qui sont venus toquer à notre porte en disant « non mais ce n'est pas possible, il faut qu'on récupère notamment un des bâtiments qu'on avait fait avec les enfants des écoles, qui disaient « mais ça leur appartient, ça doit rester dans le quartier, ça doit rester ici » Donc on a réussi, par la porte ou par la fenêtre des fois, à refaire atterrir certains éléments mais ça n'a pas été porté par la mairie de Rezé.

Benoît BOUSCAREL : On a une autre question ?

Invitée 3 : J'ai une question sur le rapport entre le dedans et le dehors et les frontières parce qu'en fait vous avez conçu un dispositif qui isole vraiment le dedans du dehors et puis avec cette porte qui est monumentale où vous avez symbolisé le fait qu'on rentre dans un autre monde avec un récit différent, avec un territoire vierge à expérimenter, en mode pionnier. Mais du coup le revers de la médaille c'est est-ce que vous avez anticipé les relations avec l'extérieur ? J'ai l'impression donc que ça a été potentiellement un petit problème quand même. Et notamment, au-delà de faire venir des assauts avec du public pour faire des activités, des animations, est-ce que physiquement vous avez travaillé le lien entre le dedans et ce qu'il y avait autour ? Et les habitations autour ?

Fanny BROUELLE : Ce lien il s'est fait par la mise en dynamique du territoire, comme vous disiez. C'est-à-dire que l'existant de Transfert a mis en dynamique un territoire qui était un délaissé urbain. Il y a une zone commerciale juste à côté, les gens qui venaient dans ce quartier c'était pour aller faire leurs courses chez Leclerc à côté ou chez Leroy Merlin. Donc c'était un espace qui n'avait aucun usage, autre que du commerce capital, du grand capital. Cette mise en dynamique du territoire, de faire venir des publics, de mettre un espace de projecteur sur ce délaissé, en soi c'est déjà une prise sur un territoire entier. Après le fait que le site était fermé, comme vous dites, c'est vrai que nous ça nous a posé pas mal de questions et même une année on s'est dit : on va tomber toutes les barrières et on va tout ouvrir et on va voir ce que ça donne. Et puis en même temps se disait non, ce qui est super, le fait d'être entièrement barré c'est qu'on peut tout essayer sans aucune demande d'autorisation.

C'est à dire que tout ce qu'on a fait on pouvait le faire, à part évidemment faire du bruit la nuit, mais sinon tout le reste, on a pu expérimenter des tas de trucs sans aucune demande d'autorisation. Et même on a des fois enfreint un peu certaines normes. C'était un espace vraiment expérimental. Et pour finir de répondre à votre question, on a beaucoup travaillé sur la ville de Rezé dans d'autres quartiers, donc quartier Château qui est un quartier un peu sensible comme on dit parfois. Bref, dans le quartier Château, on a fait

du Transfert hors les murs, beaucoup, et on a essayé de sortir le projet de ses murs. Mais c'est vrai qu'on est quand même globalement beaucoup resté à l'intérieur de notre zone de confort, entre guillemets.

Maud LE FLOC'H : Peut-être pour compléter parce que c'est un fameux retour d'expérience, c'est vrai que l'échelle du projet est assez dingue, jamais on ne voit ça à ces échelles-là. Mais je pense que le portage n'est pas du tout opérant. Il est porté par des acteurs culturels, par les élus à la culture, et pas par l'aménagement qui à un moment donné se dit mais de quoi ils se mêlent cela. Là on a un exemple de liaisons dangereuses. Ça aurait pu dans un co-portage travailler ensemble, brique après brique, travailler des espaces de négociation, d'interaction, de dialogue... Les millions dont Fanny parle, en fait ils ont été utilisés aussi pour faire du VRD. Ils ont été utilisés pour faire du VRD autrement, des réseaux, de la voirie, l'eau, l'électricité, etc. de façon très agile, très habile. Ils ont aussi utilisé les compétences de production événementielle, technique, j'appuie là-dessus parce que ce sont des vraies compétences, qui sont agiles, tout terrain, tac, tac, tac, on transforme un terrain vague, un désert en Burning Man en deux deux, on arrive à le faire vivre et à le faire vibrer. C'est ça aussi la phase cachée. C'est 5 ans d'exploitation mais aussi beaucoup d'investissement, beaucoup de travaux. Ça n'a pas été peut-être bien cranté avec le monde de l'urbanisme et avec Nantes Métropole Aménagement qui se retrouvait avec ce truc-là, ne sachant pas du tout le gérer et n'ayant pas non plus la manette.

Fanny BROUELLE : Ni les moyens, en interne. Je ne tiens pas à jeter la pierre à Nantes Métropole Aménagement particulièrement. Je pense qu'en interne ils étaient deux chargés d'opération pour le projet de ZAC. Ils trouvaient ça super, Transfert, mais pour eux c'était du chinois, c'était trop du chinois.

Benoît BOUSCAREL : On a une dernière question.

Invité 4 : Si c'était à refaire, l'analyse des erreurs ou de ce qui n'a pas fonctionné, est-ce que vous recommenceriez ? est-ce que vous vous relanceriez dans cet espace de travail à cette échelle-là ? Aussi on manque un peu de retour sur ce qui se passe aujourd'hui, actuellement, sur ce site et qu'est-ce qu'il y a aujourd'hui et à qui ça a profité finalement à part la question des voiries et de l'aménagement ?

Fanny BROUELLE : A personne puisqu'on a dû rendre le site dans l'état où on l'a trouvé en arrivant, c'est-à-dire que l'argent dont parle Maud (LE FLOC'H) de VRD, il a aussi fallu l'enlever la VRD.

Invité 4 : Oui, mais aujourd'hui, il y a quoi ?

Fanny BROUELLE : Là, ils sont en train de faire le futur quartier avec les 3000 logements, l'école, il y a une aire de jeu, etc. Et dans l'aire de jeu, par exemple, ce qui était un peu évident pour nous, c'était que notre crâne de vache toboggan atterrisse dans l'aire de jeu, mais ce n'est pas le

cas. Donc même ça, qui était un peu le truc facile, n'atterrit pas là. Et pardon, j'ai oublié la première question.

Invité 4 : La première question, c'était sur un futur projet. Comment vous analyseriez les conditions et les possibilités de réussite du projet ?

Fanny BROUELLE : On va embarquer l'urbanisme tout de suite. Que dans la gouvernance du projet, la direction de l'urbanisme soit complètement associée.

Benoît BOUSCAREL : Merci pour ce témoignage, vraiment. Ça nous montre que ça n'a pas été fait pour rien non plus, d'avoir la chance de vous entendre, en parler et puis d'échanger comme ça, c'est extrêmement important.

Maud LE FLOC'H : Juste pour finir, on a produit des rapports d'évaluation tous les ans qui sont disponibles sur le site Internet de Transfert, qui sont une documentation hyper complète de la manière dont le projet s'est mené, année après année, et des résultats de toute la recherche action qui a été pilotée.

(Fin de la partie 1)